

## Le train fantôme (VIII)

Éric Méchoulan

Numéro 16, automne 2008

Du pet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Méchoulan, É. (2008). Le train fantôme (VIII). *Contre-jour*, (16), 89–96.

# Le train fantôme (VIII)

---

Éric Méchoulan

*À la fin du dernier épisode, un officier à tête d'hippocampe chargeait notre héros captif d'assassiner l'« insecte doctoral » nommé Mechoulan, celui-là même dont il avait, lors de l'épisode I, emprunté l'identité et qui, selon la rumeur, serait déjà mort...*

\*

Je fus conduit dans un bâtiment datant au moins d'un siècle. Le personnage cravaté qui m'accueillit me souhaita froidement la bienvenue à la Bibliothèque du Régime. Nous étions dans une longue salle, plutôt étroite, aux murs couverts de rayonnages vides entre lesquels de hautes fenêtres, à l'évidence rarement lavées, laissaient passer une lumière que la saleté adoucissait. Où sont les livres ? Ils ont été retirés, me dit le cravaté, certains lecteurs ayant cru qu'ils pouvaient impunément les consulter. Vous avez bien raison, tâchai-je d'ironiser, les livres sont faits pour enfermer, murer, séquestrer les mots de crainte qu'ils ne se répandent n'importe où et ne parlent à n'importe qui, comme les bibliothèques sont faites pour consigner, détenir, écrouer les ouvrages qu'il serait présomptueux, voire suspect, de vouloir lire — malheureusement, ma

tâche consiste justement à déconsigner certains livres et à libérer quelques phrases ici ou là, mais avec prudence je vous assure. Le cravaté avait blêmi. Sans ajouter une parole, il tamponna ma main d'un signe cabalistique dont je supposais qu'il me donnait accès aux magasins, m'indiqua d'un geste vague un bureau tout au fond de la salle et me tourna le dos. Il n'y avait personne à ce bureau, mais un plan des collections semblait s'y ennuyer depuis déjà longtemps. Je le pris et tâchai de m'orienter, puis ne comprenant guère la correspondance (sans doute très aléatoire) entre le plan et la disposition du bâtiment, j'ouvris la porte derrière le bureau et pénétrai dans les coulisses obscures de ce théâtre du savoir. Je passai un moment à errer ici et là, choisissant la gauche plutôt que la droite en raison d'une lumière moins forte ou d'une peinture frappée de desquamation intense ou de traînées noires sur le carrelage, ouvrant des portes sur des pièces où personne ne paraissait être venu depuis des années, découvrant des chaises empilées et du mobilier de travail désaffecté, des classeurs aux dossiers flasques comme des muscles d'athlètes vieillissants, manifestement vidés de toute leur paperasse, ou des livres entassés en piles épaisses, à la manière de barricades, comme si l'on avait voulu soutenir un siège dont les adversaires étaient le temps qui passe et les fantômes fatigués des lecteurs. Je croisais parfois des hommes aux habits noirs qui ne semblaient pas me voir et qui passaient, l'air affairé, en poussant des chariots remplis de poussière vers des ascenseurs qui descendaient toujours et ne montaient jamais. Sans doute devait-il exister d'autres ascenseurs qui, eux, ne faisaient que monter, mais aucun des couloirs que j'empruntai ne m'y conduisait. Sans l'avoir cherché, je me retrouvai de nouveau dans l'immense salle derrière le même bureau sur lequel j'avais trouvé le plan manifestement inutile. Un homme s'y était négligemment assis. Son air de dos me disait quelque chose et, quand il se retourna vers moi, je sus que je progressais : c'était Protago. Vous voici enfin, me dit-il, je me doutais bien que vous finiriez par revenir ici, quand on se perd, on tombe toujours fatalement sur cette salle, il faut bien connaître la bibliothèque si on veut l'éviter et ce n'est pas ce plan-ci, ajouta-t-il avec un sourire, qui vous aiderait, puisque ce que vous avez dans les mains est en fait une archive, le plan de l'ancienne bibliothèque sur les ruines de laquelle on a construit ces beaux magasins de l'érudition

dont vous venez de parcourir quelques zones peu érogènes si j'en juge à votre mine. Ce bâtiment est colossal, plus de dix millions de mètres cubes d'air, de poussière et de livres, son architecte lui-même s'y perdait et les maçons qui l'ont bâti se sont parfois trouvés dans des couloirs qui ne pouvaient plus mener nulle part ou en train de construire des escaliers qui ne permettaient pas d'accéder à un autre étage et ils ont été obligés de laisser tout en l'état, tâchant de ne pas s'égarer à leur tour en revenant sur leurs pas. Il paraît qu'il existe ainsi une pièce, construite de l'extérieur par deux équipes opposées, qui n'a pas la moindre ouverture et dont on ignore, bien sûr, ce qu'elle contient. Je suivis Protago et nous pénétrâmes par une porte de côté dans une salle voûtée ornée de tableaux sombres qu'éclairaient vaguement quelques rares fenêtres postées à une hauteur considérable, lumière un peu lunaire de fin de soirée qui semblait absorbée par l'humidité des murs au fur et à mesure qu'elle descendait vers le plancher, tableaux presque flottant sur les murs vert-de-gris comme des oiseaux de mer posés un instant sur des vagues verticales. J'avais l'impression d'être un acteur émergeant des coulisses et projeté sur une scène où il ne savait plus quel était son rôle et ce qu'il devait faire – palpitant moment d'oubli dont la bulle crevait lorsque l'acteur se souvenait qu'il jouait un personnage d'amnésique. De même, je me trouvais là sans savoir exactement ce que je venais chercher sinon peut-être moi-même, mais un moi liquidé par les mains de ma Cible préférée, ma recherche devant me conduire à cette femme qui m'avait tué pour mieux l'assassiner : parfois la vie paraît bien compliquée. Protago marchait devant moi. Je pataugeai derrière lui, au milieu de l'écho de pas envahissants qui se répercutaient contre les murs écaillés, brouhaha de pas comme un filet sonore tendu par la mémoire dans les étroits couloirs du temps. Les rayonnages se peuplaient à mesure que nous avancions dans des galeries immenses, les gros volumes en bas à portée de main, les plus petits vers le haut, grimant, de plus en plus minuscules, vers les fenêtres sous la voûte. Je me sentais asphyxié par l'espace démesuré, comme si je devais avaler et loger dans mes poumons tous les moments de tous ces couloirs et de tous ces livres, tout l'écoulement de tous les pas qui m'avaient précédé, toutes les petites prisons que chacun se forme et que je devais abriter à mon tour sans avoir aucune clef pour les ouvrir. Nous arrivâmes devant un comptoir

de bois sombre qui courait tout le long du mur d'une ultime galerie, derrière le comptoir trônaient quelques messieurs vêtus de blouses grises aux nombreuses poches et même — je m'en aperçus au moment où l'un d'eux ouvrit largement sa poche du côté droit pour en tirer un poinçon — pourvues de petites poches à l'intérieur des plus grandes, poches dont l'utilité ne pouvait être à la fois que manifeste pour les employés et totalement obscure pour moi. Depuis que j'avais pénétré dans cette bibliothèque aux allures de forteresse ennemie remplie de soldats fantomatiques, mon esprit marchait avec une lenteur exagérée d'ordinateur au bord de l'apoplexie : mes pensées s'étiraient et formaient des sortes de nuages brumeux circulant péniblement au milieu des apparences sans capacité à les lier ou à les dissocier, tout et n'importe quoi se mélangeaient. Un ancien philosophe imaginait la langue comme une ville aux quartiers toujours en expansion et aux maisons reconstruites ; j'avais, quant à moi, le sentiment d'être dans ma langue comme dans une ville où j'avais grandi, mais où soudain je ne retrouvais plus rien : la pierre grise des maisons avait été remplacée par des briques ocre, les carrefours n'avaient plus de feux de circulation mais des ronds-points dessinés au sol, les ponts avaient changé de place, d'ailleurs il n'y avait même plus de fleuve, et tous les monuments du passé avaient l'air d'avoir été emmenés dans des musées pour mieux être préservés de la pollution ambiante — je ne reconnaissais plus les mots, ma phrase devenait bancale, les conjonctions de coordination avaient disparu et les verbes n'existaient plus qu'au conditionnel. Protago dut me secouer : Allez parler à cet employé là-bas, celui qui a une longue écharpe et des gants, et réclamez les ouvrages dont vous avez besoin. Je ne savais pas si j'arriverais à articuler quoi que ce soit, mais je me dirigeai vers lui : Je cherche des informations sur le Professeur Mechoulan, balbutiai-je en prenant un air de savant distrait. L'écharpe parut s'allonger et de petites lunettes me fixèrent intensément, puis les gants, après avoir esquissé un vague mouvement dans l'air retombèrent sur un clavier d'ordinateur : Mmoui, j'ai bien un juif apostat du nom de Meschoulam qui a laissé des mémoires : il serait arrivé dans les années 1840 à Jérusalem, il y aurait ouvert un hôtel moderne tout en établissant à Artas une ferme agricole, financé par une américaine excentrique, Mrs Minor, et en 1849, il aurait favorisé l'emploi de juifs avec l'appui du consul britannique à

Jérusalem, un certain Mr Finn, surtout après la misère provoquée par la guerre de Crimée — savez-vous d'ailleurs que c'est à l'occasion de ce conflit que la science météorologique s'est largement développée ?, demandèrent les lunettes, pendant que les gants semblaient coincés dans le clavier, car une tempête surprit, le 14 novembre 1854, dans la mer Noire, les flottes anglaise et française ; les sinistres furent nombreux ; un verrier s'avisa qu'on eût pu éviter ces grands malheurs : avec les informations qu'il réclama de tous côtés, il dressa les cartes du temps pour les journées du 12 au 16 novembre et il établit facilement que la tempête avait progressé d'ouest en est et qu'on aurait pu, par télégraphe, annoncer son arrivée en temps utile puisque, désormais, la communication humaine allait plus vite que les nuages ; son intervention à l'Académie des sciences fut, pour ainsi dire, un coup de tonnerre dans le ciel clair des assemblées, le verrier venait de fonder sur des bases inébranlables le système de prévision du temps qu'il allait faire grâce au temps économisé sur sa transmission, une des plus belles conquêtes de l'esprit humain... J'avais essayé de l'arrêter à quelques reprises dans ses digressions — maudites digressions ! il faudrait trancher la gorge à tous ces bavards qui parlent comme si le temps, justement, s'avérait élastique, je voudrais prendre de vitesse tous ces tordus de la dérive et du délai comme une tempête télégraphique —, mais rien ne semblait pouvoir stopper sa voix détachée et métallique. Dans un bref intervalle de désynchronisation, je pus néanmoins glisser : Mon professeur Mechoulan vivait au XX<sup>e</sup> siècle et il s'occupait de littérature des débris plutôt que de prévision météo, il aurait publié un ouvrage sur les sourds dans le théâtre français, dis-je en glissant un coup d'œil prudent vers Protago qui paraissait ne pas écouter. Nous répondons toujours à tout, c'est notre privilège, énoncèrent les savantes lunettes, je peux donc vous proposer quelque'un de cet acabit dont nous possédons les ouvrages suivants : *Le Crépuscule des idiots : essai sur le nietzschéisme journalistique* ; *Les Abattoirs des Lettres : Tentative d'épuisement du temps présent* ; *Les Lendemain qui mentent : Involution de la Révolution* — des titres plutôt prétentieux, non ? J'espère que ce n'est pas un ami à vous, d'ailleurs, si vous voulez, murmura-t-il en se penchant vers moi, je peux vous proposer des choses plus croquignolesques. Devant ma mine réprobatrice et dans un soupir où venaient s'enterrer ses petits espoirs, il me tendit un plan sorti de

l'imprimante crépitante comportant, au cœur des rayonnages noirs, un chemin tracé en jaune fluo vers les emplacements des ouvrages susnommés. Je me tournai vers Protago qui me fit signe d'aller : cette épreuve m'était manifestement réservée. Je me dirigeai vers une porte d'un vert maladif, je la franchis et, à la lumière d'ampoules régulièrement réparties toutes les trois travées, je longuai des multitudes d'ouvrages serrés les uns contre les autres comme des travailleurs debout dans un métro à l'époque où il y avait des heures de pointe, j'avais d'ailleurs l'impression que la bibliothèque bougeait lentement, avançant sur les rails d'un destin trop facilement prévisible de décomposition, de ruine et de solitude, comme s'il fallait tous ces livres issus de tant de cervelles obstinées pendant des siècles pour réinventer le néant. Je tâchai néanmoins de ne pas m'égarer dans le labyrinthe rectiligne des travées toutes identiques et de suivre les minuscules repères que mon plan affichait, laissant derrière moi les traces de mes pas dans l'espèce de farine blanchâtre qui tapissait le sol, faisant ressortir soudain le mauve ancien des dalles : au moins pourrai-je retrouver facilement mon chemin. Au bout de deux étages ainsi parcourus, je parvins avec une inquiétante facilité à l'endroit fatidique : les livres devaient se trouver sur le plus haut rayonnage. Un escabeau traînait dans un coin, je le tirai jusqu'à l'étagère comprenant la série des ouvrages COL 8° kkk-121 — mais, à la place des livres que je cherchai, ne semblaient habiter cette étagère que des exemplaires en plusieurs langues du *Purgatorio* de Dante. Tout au plus vis-je dans le coin gauche une mince couverture orange et grise au titre inattendu : *Métaphysique du turet cadratin* — plutôt que d'ouvrir Dante en basque ou en moldo-slovaque, c'est ce mince texte que je descendis de ces hauteurs. J'examinai les rayonnages voisins sans parvenir à trouver un atome des textes de ce damné professeur Mechoulan. Je rebroussai chemin, suivant l'ordre traînant de mes pas, posant mes chaussures à côté des traces que j'avais laissées en une symétrie qui me paraissait appropriée aux travées strictement rectilignes de la bibliothèque. Au comptoir, l'employé à l'écharpe parut presque surpris de me voir revenir, et surtout revenir avec un livre : Vous l'auriez donc trouvé ? Non — cela eut l'air de le rassurer et il attachait son regard aux fichiers de bois du catalogue comme un uniforme désuet que l'on suspendrait à un arbre pour faire croire à la présence têtue

d'un garde —, il n'y avait que le Purgatoire et cet ouvrage-ci au titre intrigant, les livres du professeur Mechoulan ont l'air d'avoir disparu. Cela peut arriver, dit l'écharpe, Le contraire eût été étonnant, affirmèrent les lunettes, Cela vaut mieux ainsi, conclurent les gants. Vous comprenez, nous assumons l'héritage des anciennes façons de penser et de vivre, nous préservons le braiement de l'âne savant autant que les méditations des génies nationaux, sur nos rayons loge l'humanité tout entière, en ce qu'elle a de meilleur parfois et de pire le plus souvent, chaque petit embryon de pensée, chaque phrase, même celle dont la syntaxe paraît la plus vacillante, chaque anecdote jusqu'à la plus banale, trouvent chez nous à se loger indéfiniment sous la paisible poussière des âges : cette architecture abrite en fait du temps à l'état presque pur, c'est pourquoi les récolements que nous faisons année après année ne visent pas à vérifier que les ouvrages se trouvent toujours à leur place, mais, au contraire, à les déplacer systématiquement sans, bien entendu, tenir aucune note de leur nouveau positionnement, car seul ce qui bouge sans cesse demeure intrinsèquement le même, faute de quoi les ouvrages seraient sortis, lus peut-être, imperceptiblement changés par la salive qui en aurait marqué les pages, par l'intelligence ou la bêtise qu'un lecteur y aurait laissées, toutes choses inadmissibles — la meilleure façon de conserver les livres est donc de ne plus savoir où ils sont et ne croyez pas pour autant que cela signifie qu'ils soient perdus à jamais : il y aura toujours, dans le maillage infini des âges, un instant où le livre cherché pourra réapparaître sous la main inattendue qui le tirera de son rayonnage... et puis cela permet de découvrir les ouvrages d'à côté, ceux que l'on n'aurait jamais ouvert et qui seraient demeurés délaissés pour l'éternité. Le hasard seul assure une *justice poétique* dans les aveuglements ordinaires des hommes. Les lunettes se voilèrent, les gants se glissèrent dans les vastes poches de la blouse grise et l'écharpe parut suspendue au cou de l'employé comme s'il s'agissait d'une patère : je compris que je n'avais plus qu'à me retirer. La Bibliothèque du Régime avait fonctionné comme ces fausses chambres mortuaires chargées d'attirer, d'égarer et de faire sombrer dans la folie les pilleurs de tombe comme moi. Je sortis en compagnie de Protago parmi les maisons ivres qui flottaient dans la ville à l'ombre grandiloquente de ce réservoir à livres, sans savoir vraiment comment retrouver le professeur

Mechoulan et ma Cible préférée. Nous marchions, muets, dans la ville endormie sur ses ruines : des souvenirs s'en égouttaient et d'anciennes existences surgissaient par bribes dans un improbable halo, nous encerclant de plus en plus près, cherchant à s'accrocher aux revers de ma veste, à pénétrer dans le creux douillet de mes poches, à se coller à ma peau. Je ne cherchai qu'un fantôme et je me retrouvai avec une foule de revenants. J'aurais dû me mettre à l'abri dans le clair du jour et sur la route oubliée ; j'aurais bien dû décamper comme on fuit une bête sauvage. Mais je ne voyais rien dans tout ça qu'un flottement anodin, une escorte silencieuse, tandis que je me demandai où chercher maintenant des informations. Je tenais, pourtant, dans ma main un livre sous les feuillages absents des arbres.

[...La suite au prochain numéro...]